

La sécheresse du dernier mois avait fait baisser considérablement le niveau de l'eau dans nos rivières et dans nos puits. A ce point de vue la dernière pluie est un véritable bienfait. La rareté de l'eau aux approches de l'hiver est toujours une sérieuse calamité. Au point de vue agricole, c'est la même chose, cette pluie nous arrive comme une bénédiction. Si les gelées ne surviennent pas, maintenant que les travaux de la récolte sont terminés, les cultivateurs seront heureux de pouvoir labourer. Quinze jours d'un temps favorable leur fourniraient les moyens d'avancer considérablement les travaux pour le printemps prochain. La fin d'avril et la plus grande partie du mois de mai sont généralement peu favorables, depuis quelques années surtout, aux travaux des labours qui traînent en longueur, et se prolongent jusque vers la fin de juin. Instruits par les mécomptes des dernières années, nos cultivateurs ne laisseront certainement pas passer l'occasion favorable si elle se présente. Puissent-ils ne pas être trompés dans leur attente !

RECETTE AGRICOLE

Moyen d'empêcher les animaux de sauter les clôtures

Nous lisons dans le *Canadien* :

Quoique notre journal ne soit pas d'une manière spéciale voué à l'agriculture, nous ne laissons passer aucune occasion de propager toute notion qui peut être utile aux cultivateurs.

L'on sait que les agriculteurs ont souvent beaucoup de trouble, quand, parmi les bestiaux, il s'en trouve de vicieux que les clôtures ordinaires ne peuvent retenir. Delà résultent des dommages faits aux champs de grains, querelles et difficultés entre voisins qui vivaient en paix auparavant, procès, etc.

Eh bien, nos voisins contre lesquels on cherche à créer tant de prévention et que l'on nous représente si souvent sous de fausses couleurs, ont trouvé, paraît-il, un moyen bien simple de maîtriser ces animaux méchants qui ne respectent pas les limites qu'on leur assigne dans les champs.

Ce moyen consiste seulement à leur couper avec des ciseaux les crins ou poils de la paupière inférieure, et un journal agricole du Maine nous affirme que l'animal à qui l'on a ainsi coupé les cils de la paupière d'en bas, ne tentent pas de sauter les clôtures avant que la paupière ne leur soit revenue à sa longueur naturelle.

Le journal auquel nous empruntons ce qui précède, cite plusieurs cultivateurs de l'Etat de New-York qui ont essayé ce moyen et toujours avec succès.

Il vaut bien la peine d'en faire l'essai.

FEUILLETON

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

XVIII

Madeloïne.

(Suite.)

Un fournisseur, un colonel de promotion récente, attendaient que l'oncle aux millions se prononçât, mais Noirot conservait une idée fixe. Il voulait pour gendre un gentilhomme de vraie souche, et multipliait d'inutiles efforts pour découvrir un homme titré et pauvre qui demandât la main de Mlle Noirot.

Les amis de Brest, l'architecte de Paris échouèrent dans leurs tentatives.

La vie de Madeleine devenait un véritable supplice. Elle comprenait à quelle humiliation permanente la condamnait l'ambition obstinée de son oncle ; elle devinait certains refus ; les préférences la froissaient autant que les marques de dédain. Oppressée par mille sentiments contraires, elle poursuivait sa tâche en silence faisant les honneurs de la maison de son oncle avec une grâce parfaite, s'attachant à se rendre indispensable, et s'efforçant

de gagner l'âme en commençant par faire la conquête du cœur.

Noirot, malgré son épaisse enveloppe, comprenait une partie de l'héroïsme de la jeune fille. Il tâchait de la dédommager des privations, des épreuves, des souffrances subies, par des présents nouveaux, par des cadeaux d'une richesse qui la désespéraient.

A quoi bon des diamants à cette fille qui ne pouvait faire l'aumône.

Ah ! qu'elle eût payé cher le droit de donner aux infortunés le superflu de sa vie ! Méritait-elle ce châtiement terrible ? Non ; elle continuait son rôle de rédemptrice ; chaque larme versée la vivait une des fantes de Noirot. Dans les lettres qu'elle échangeait avec sœur Marie-des-Anges, Madeleine puisait une force nouvelle. Plus d'une fois, si de loin elle n'eût entendu la voix consolante de la religieuse, la jeune fille aurait demandé grâce à Dieu, et, s'enfuyant du manoir maudit, elle eût couru cacher sa vie au fond d'un cloître. Mais cette vie, elle la devait au monde comme un exemple ; elle la lui sacrifiait en expiation d'un autre.

Quelquesfois Madeleine, suivie par un domestique, sortait à cheval, parcourant les landes ou courant sur la grève.

Elle rencontrait souvent dans ses promenades matinales le vicomte de Kermosaël. Le jeune homme ignorait le nom de Madeleine, mais elle lui paraissait douce et il la trouvait belle, Madeleine s'aperçut que M. de Kermosaël se trouvait souvent par hasard dans le bois ou dans la lande en même temps qu'elle. La curiosité la porta à interroger un jour son oncle. Elle fit du gentilhomme un portrait assez ressemblant pour que Noirot le reconnût tout de suite.

— C'est le vicomte de Kermosaël, répondit-il ; il demeure à trois lieues d'ici . . .

L'abbé Colomban reçut un jour la visite du vicomte, M. Kermosaël ne cacha point la vive sympathie qu'il éprouvait pour Mlle Madeleine ; et il s'enquit de sa famille.

Le curé ne put cacher la vérité.

Quand M. de Kermosaël quitta le prêtre, il lui dit d'une voix étouffée :

— Je serai peut-être longtemps avant de me consoler.

— N'exagérez-vous point un noble sentiment ? demanda le curé.

— Monsieur l'abbé, répondit le vicomte, je suis pauvre, et Madeleine est riche ; si j'eusse encore possédé la fortune que m'ont ravie les événements, peut-être aurais-je pu l'enlever à cet abominable Noirot. Ses millions sont entre nous plus encore qu'une faute dont je suis trop juste pour la rendre responsable.

A partir de ce jour M. de Kermosaël s'enferma chez lui, et Madeleine ne le rencontra ni dans les landes ni sous les grands chênes.

Aucune des personnes qui fréquentaient Kéroulas et acceptait l'hospitalité de Noirot n'inspirait de sympathie à la jeune fille. Elle n'estimait que ceux qui la luyaient ; et la pauvre enfant éprouvait, comme toutes grandes âmes, le besoin d'estimer les gens qu'elle voyait.

Un seul homme attirait sa pensée. Quand elle le voyait le dimanche sous les ifs du cimetière, quand elle l'apercevait les jours d'orage debout sur la falaise, attendant l'heure du péril pour recommencer sa lutte héroïque, elle sentait battre plus vite son cœur remué par l'angoisse. Elle souffrait de voir avec quelle obstination le capitaine Roscoff la fuyait.

Noirot s'était présenté chez le frère d'Annik ; celui-ci l'avait reçu avec une contrainte visible, et telle fut la roideur des façons de Roscoff que Noirot n'osa pas prolonger sa visite.

Il semblait au premier abord que ces deux parias fussent destinés à se lier d'une façon intime. Cependant il n'en était rien. Roscoff fier et sombre vivait dans sa chaumière, avec la vieille Marianne, tandis que Noirot multipliait les soumissions et descendait presque jusqu'aux bassesses pour remplir de parasites le manoir de Kéroulas.

Comme un aigle blessé, Roscoff restait dans son aire, et une nuée de corbeaux voraces s'abattait sur les tourelles du manoir.

L'esprit public était défavorable à Noirot comme à Roscoff.

Cependant on faisait entre eux une grande différence.

Le capitaine aux mains rouges coupable d'avoir versé le sang, inspirait la répulsion de Cain ; mais Noirot dégoutait à l'égal de Judas.